

SÉDUCTION ET TRAUMATISME : LES FORMES ÉLÉMENTAIRES DE LA SEXUALITÉ DANS LES GROUPES

RENÉ KAËS

En l'état de nos recherches, nous avons à mettre en forme trois questions :

1. Que devient l'économie pulsionnelle dans les groupes ? Quel est son destin dans le sexuel, le narcissisme, la destructivité ?
2. Quels sont les effets des potentialités traumatiques de la situation de groupe, notamment celles qui sont associées aux effets de la coexcitation, de la séduction et de l'emprise, sur l'économie pulsionnelle et, d'une manière plus générale, sur la sexualité ?
3. Quels sont ses effets sur la formation de la réalité psychique du niveau propre au groupe ? Comment et sur quoi se produisent, du fait de la situation au groupe, les refoulements, les dénis, les rejets, les effacements qui forment l'organisation et les processus de l'Inconscient de/dans le groupe ?

Ces interrogations constituent la voie d'accès privilégiée pour poser la question butoir de l'Inconscient dans l'espace psychique groupal. Il est remarquable et surprenant que les psychanalystes « de groupe » ne les aient guère reprises d'une manière renouvelée : au mieux, elles ont été réappliquées sans transformation ; à l'exception des recherches d'O. Avron sur le destin des pulsions et de ce qu'elle nomme la « pulsionnalité » dans les groupes.

Je commencerai donc par faire le point sur ce que Freud nous propose quant à la question de la sexualité et de la séduction dans les groupes. Je poursuivrai ensuite mon enquête en interrogeant ce que

l'expérience psychanalytique des groupes nous fait connaître sur les formes de la sexualité dans les groupes.

LE SEXUEL DANS LE LIEN SOCIAL ET DANS LES GROUPES. LES THÈSES FREUDIENNES

Einschränkung : la restriction. Rivalité et homosexualité

En réalité, une triple restriction est nécessaire, que l'on pourrait énoncer par trois formules, empruntées à Freud : 1. les tendances agressives étant réprimées, 2. la satisfaction sexuelle directe étant exclue, et 3. la sublimation ayant partiellement réussi sa fonction de détournement et de transformation, alors le lien intersubjectif peut s'organiser dans la forme d'un groupe.

Les tendances agressives étant réprimées...

La thèse selon laquelle l'hostilité est première, qu'elle conduit au meurtre, puis à la tendresse, puis au repentir, puis aux effets du repentir sur la religion, le code moral, et l'organisation des groupes, est une thèse énoncée dès *Totem et tabou* (1912). C'est-à-dire bien avant l'introduction du postulat de la pulsion de mort : « À tout bien considérer, la victoire est restée aux tendances qui avaient poussé au paricide. Les sentiments fraternels sociaux (*die sozialen Brüdergefühle*), en lesquels repose le grand bouleversement [le passage de la horde au groupe], exercent dès lors et pour longtemps une profonde influence sur le développement de la société » (G. W. IX, p. 176). Il en résulte l'interdiction de tuer le totem, l'interdiction socialement fondée de tuer le frère, la sanctification du sang commun et l'affermissement de la solidarité entre toutes les vies du même clan.

Dix ans plus tard, dans *Le moi et le ça* (1923), la même thèse est soutenue, mais elle s'est enrichie de la profonde réflexion sur la pulsion de mort. Freud écrit : « Les sentiments sociaux furent acquis lorsqu'il fallut surmonter la rivalité qui subsistait entre les membres de la jeune génération (G. W. XIII, p. 265 ; traduction française p. 250). Plus loin il précise : « [...] les sentiments sociaux naissent chez l'individu comme une superstructure, qui s'élève par-dessus les notions de rivalité jalouse à l'égard des frères et sœurs. L'hostilité ne pouvant être satisfaite, il se produit une identification avec celui qui était d'abord le rival. Des observations faites sur des cas légers d'homosexualité viennent à l'appui de la supposition selon laquelle cette identification, elle aussi, est le substitut d'un choix d'objet tendre qui a pris la place de l'attitude agressive-hostile » (G. W. XIII, p. 266 ; traduction française p. 250).

La matière de l'identification est là, dans cette transformation des sentiments de rivalité en un amour pour l'objet précédemment haï. Toujours dans *Le moi et le ça*, Freud écrit : « Dans la genèse de

l'homosexualité, mais aussi dans celle des sentiments sociaux déssexualisés, la recherche psychanalytique vient seulement de nous apprendre l'existence de sentiments de rivalité violents et induisant une tendance agressive ; c'est seulement une fois qu'ils ont été surmontés que l'objet précédemment haï devient l'objet aimé, ou la matière d'une identification » (G. W. XIII, p. 272 ; traduction française p. 257).

La thèse est déjà formulée en 1922 dans son article intitulé « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité ». La thèse de Freud est que la genèse de l'homosexualité et de la jalousie s'effectue à partir d'une rivalité surmontée et d'un penchant agressif refoulé. Homosexualité et jalousie sont « issues du complexe maternel » contre les rivaux (des frères plus âgés). Cette rivalité induit des attitudes intensément hostiles contre les frères et sœurs. Mais sous l'influence de l'éducation, et par suite de « leur impuissance persistante (à réaliser les vœux de mort) », ces motions sont refoulées et ces sentiments sont transformés, si bien que « les ci-devant rivaux deviennent les premiers objets d'amour homosexuels ». Freud commente : « Une telle issue de la liaison à la mère présente de nombreuses relations intéressantes avec d'autres processus, notamment avec une amplification de processus qui conduit à la genèse individuelle des pulsions sociales. Freud précise : « Existente tout d'abord des motions de jalousie et d'hostilité qui ne peuvent aboutir à la satisfaction, et les sentiments d'identification, de nature tendre aussi bien que sociale, naissent alors comme formations réactionnelles, contre les impulsions d'agression refoulées » (G. W. XIII, p. 206 ; traduction française p. 280). Il précise encore, comme un point d'orgue : « Du point de vue psychanalytique, nous sommes habitués à concevoir les sentiments sociaux comme des sublimations de positions d'objet homosexuelles » (G. W. XIII, p. 207).

La satisfaction sexuelle étant exclue...

Si les tendances agressives doivent être réprimés et se transformer, par renversement dans le cas contraire et par identification à l'agresseur, en sentiments tendres déssexualisés, il importe aussi que la relation amoureuse que Freud situe au centre de la structure libidinale des liens d'identification entre les membres d'un groupe, exclut la satisfaction sexuelle. Le modèle de référence est celui de la relation hypnotique : « La relation hypnotique est un abandon amoureux illimité, la satisfaction sexuelle étant exclue, alors que dans l'état amoureux, celle-ci est repoussée pour un temps et demeure, à l'arrière-plan, à titre de but possible ultérieurement » (G. W. XIII, traduction française p. 180).

L'hypnotiseur joue le même rôle que le chef primitif : « Le meneur est un hypnotiseur ; comme le meneur, comme le chef primitif,

l'hypnotiseur a pris la place de l'idéal du moi [...] il est l'objet unique, à côté de lui nul autre objet ne compte [...] » (*ibid.*, p. 126).

Pour dire cette relation, Freud a recours à cette formule célèbre : « La relation hypnotique est une formation de masse à deux (*eine Massenbildung zu zweien*) ». Comme le chef primitif, il possède la force (le *Mana*) qui, tout à la fois, attire et met en danger ceux qui l'approchent (cf. *Totem et tabou*). Ce que Freud apporte au remaniement de sa théorie, c'est précisément que le meneur-hypnotiseur est mis à la place de l'Idéal du Moi. Il y a, dans *cette mise à la place de* et dans cette transformation dérivante, l'essentiel du mouvement d'identification et de sublimation.

Le patient se comporte vis-à-vis de l'hypnotiseur comme les membres de la horde vis-à-vis du père et de sa surpuissance dangereuse : puissance sexuelle, puissance du regard, puissance de la parole.

Cette mise à la place de l'Idéal du Moi d'un objet tout-puissant peut être comprise comme un mouvement sexuel, *d'introjection*. Devant la surpuissance du père, on ne pouvait prendre, dit Freud, qu'une attitude passive et masochiste. Le sujet dans le groupe est de nouveau sollicité de prendre cette position passive-masochiste. Comme l'*infans*, il est dans la dépendance, il doit subir ; il est ainsi régressivement ramené à sa position dans le masochisme primaire. Comme l'*infans* subit la domination et s'y soumet, nécessairement, par incapacité, ainsi les membres du groupe subissent cette domination, ils la recherchent en même temps qu'ils la redoutent ou la dénoncent, mais ils l'acceptent, nécessairement, non par incapacité mais pour être-ensemble ; et certains d'entre eux peuvent la rechercher pour tirer de cette aliénation une jouissance sexuelle. Le masochiste secondaire, le besoin de soumission, avec sa composante érotique, est remarquablement sollicité dans les groupes, avec ses correlats : la tendance à l'autodestruction, le goût du sacrifice et les satisfactions libidinales et morticoles qui leur sont liées.

Le modèle de l'hypnose, qui caractérise la relation duelle primitive, conduit à se représenter ainsi les formes primitives de la sexualité dans les groupes : dans le rapport au chef, même si un grand nombre est rassemblé, tout s'organise comme s'il s'agissait d'une relation duelle. Eugène Enriquez a souligné cette caractéristique : « Les individus ne doivent pas pouvoir se considérer comme des êtres à part, caractérisés personnellement, mais uniquement comme des fragments de la foule, ou plus exactement encore comme les éléments d'un même être avec qui le chef a des relations sexuelles entravées. Par un certain aspect, le chef fait l'amour avec chacun (de ses subordonnés) » (1983, p. 78).

Ces propositions ne contredisent pas l'opposition que Freud établit dès *Malaise dans la civilisation* entre le couple et le groupe : les liens érotiques de couple sont les obstacles au lien social collectif.

Tout se passe comme si se réveillait alors, par les liens de couple, la sexualisation toujours latente des pulsions libidinales et agressives.

La sublimation ayant partiellement réussi...

À plus d'un endroit, Freud insiste sur le fait que les tendances sexuelles sont extraordinairement plastiques. Elles peuvent se replacer réciproquement, l'une peut assumer l'intensité des autres : « [...] les tendances partielles de la sexualité, ainsi que l'instinct sexuel qui résulte de leur synthèse, présentent une grande facilité de varier leur objet, d'échanger chacun de leurs objets contre un autre, plus facilement accessible. Cette propriété oppose une forte résistance à l'action pathogène d'une privation par le refus (*einer Versagung*) » (G. W. XI, p. 358).

La sublimation est le processus et le résultat de cette transformation : « Parmi les facteurs qui opposent une action pour ainsi dire prophylactique à l'action nocive des privations (*die Versagungen*), il en est un qui a acquis une importance culturelle particulière, il consiste en ce que la tendance sexuelle, ayant renoncé au plaisir partiel ou à celui que procure l'acte de procréation, l'a remplacé par un autre but présentant avec le premier des rapports génétiques, mais qui a cessé d'être sexuel pour devenir social. Nous donnons à ce processus le nom de « sublimation », et ce faisant nous nous rangeons à l'opinion générale qui accorde une valeur plus grande aux buts sociaux qu'aux buts sexuels, lesquels sont, au fond, des buts égoïstes (G. W., p. 358 ; traduction française p. 325).

Ce point de vue, exprimé en 1916 dans les *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, sera nuancé en 1923 dans l'article « théorie de la libido », non au paragraphe que Freud consacre à la sublimation, mais à ceux qu'il consacre à la pulsion grégaire et aux tendances sexuelles inhibées quant au but. Je cite intégralement les deux paragraphes qui résument et précisent la position de Freud : « *La pulsion grégaire*. De différents côtés, l'on affirme qu'il y a une "pulsion grégaire" particulière, innée et non susceptible d'être davantage réduite, qui détermine le comportement social des hommes et qui pousse les individus à se réunir en communautés plus ou moins grandes. La psychanalyse ne peut pas ne pas contredire cette affirmation. Aussi innée que puisse être la pulsion sociale, elle se laisse néanmoins ramener sans difficulté à des investissements d'objets libidinaux à l'origine, et se développe dans l'enfance de l'individu en tant que formation réactionnelle à des positions de rivalité de nature hostile. Elle repose sur une sorte particulière d'identification à l'autre. *Tendances sexuelles inhibées quant au but*. Les pulsions sociales appartiennent à une catégorie de motions pulsionnelles qui ne méritent pas encore d'être dites sublimées, même si elles en sont proches. Elles n'ont pas abandonné leurs buts directement sexuels, mais sont

empêchées par des résistances internes d'y accéder, se contentent d'approcher en quelque sorte de la satisfaction, et instaurent justement pour cette raison des liens particulièrement solides et durables entre les hommes. De cette sorte sont en particulier les relations de tendresse à l'origine pleinement sexuelles entre parents et enfants, les sentiments d'amitié et les liens sentimentaux dans le mariage issus d'une inclination sexuelle ».

Ainsi est réaffirmée la primauté des positions de rivalité de nature hostile, réglé le sort du *Herdentrieb*, et soutenu que les *pulsions sociales ne sont pas entièrement sublimées*, pour la raison capitale qu'elles « n'ont pas abandonné leurs buts directement sexuels ». Si l'on prend comme critère de la sublimation les trois caractéristiques que Freud lui reconnaissait en 1923 : la déssexualisation de la pulsion, la modification du rapport à l'objet, la restauration de l'intégrité narcissique du sujet, on doit alors admettre que le groupe est l'expérience de la remise en cause de ce processus incomplet et instable. Nous avons préféré, pendant longtemps, considérer que la question de la sexualité était réglée par la sublimation, et nous avons oublié que les pulsions sociales n'ont pas abandonné leurs buts directement sexuels.

Pourquoi les buts sexuels ne sont-ils pas abandonnés ? Plusieurs réponses sont possibles, et j'en évoquerai une avec l'hypothèse de la coexcitation traumatogène. Mais nous devons aussi faire place à ce fait que, pour que s'accomplisse ce que nous nommons justement et de manière polysémique l'*adhésion* à un groupe, il est nécessaire que s'exerce la séduction, et que soit entretenue l'illusion d'un comblement réciproque, une sorte de socle pour un contrat conclu par le narcissisme originaire pour que s'y étayent les formes élémentaires de la sexualité dans les groupes. Dans les groupes, il est possible de contourner, pendant tout le temps de l'adhésion, la *Versagung*, c'est-à-dire la privation par le refus maternel.

Nous sommes alors confrontés à ce paradoxe : le principe fondamental de la résistance sociale à la psychanalyse, et Freud l'affirme très fort dans les *Conférences* de 1916-1917, est de même nature que la résistance psychique principale qui se développe dans les groupes, exactement la même que celle que développent les psychanalystes qui travaillent en situation de groupe : la mise en œuvre d'une défense puissante pour que ne soient pas dévoilés les « fondements scabreux », c'est-à-dire sexuels, sur lesquels reposent le lien intersubjectif et les ensembles qu'ils forment. Les liens « solides et durables entre les hommes » pourraient fort bien s'établir sur la base d'un pacte dénégatif dont l'objet est le fondement psychosexuel de l'Inconscient. C'est sans doute sur une telle alliance inconsciente que se tient le refoulement de la question de la sexualité dans les groupes.

Dans la mesure où la sublimation n'opère qu'une déssexualisation limitée, ne modifie pas entièrement le rapport à l'objet et ne restaure

que partiellement l'intégrité narcissique du sujet, sa réussite instable et incertaine laisse ouverte la voie aux retournements de l'amour homosexuel en projections haineuses, persécutoires et mégalomaniaques sur les rivaux, à moins que d'autres groupes n'en soient la cible, ce qui a comme avantage de préserver l'unité du groupe et les liens fraternels, par déflexion sur le double. C'est là, on le sait, la clinique ordinaire de la sexualité dans les groupes.

De quelle sexualité s'agit-il et quel en est le modèle ? La prise en considération des recherches contemporaines sur la séduction, sur l'emprise et sur le traumatisme peut nous faire avancer dans une direction plus précise, qui approfondit le modèle de l'hypnotiseur. Mais surtout, ces recherches s'appuient sur un dispositif de groupe méthodologiquement structuré, ce dont Freud ne disposait pas.

EXCITATION, SÉDUCTION, TRAUMATISME DANS LES GROUPES

J'examinerai d'abord les données morpho-structurales du groupe, spécialement dans la situation initiale, lorsque s'opère le passage du collectif (du sériel) au groupement, et je mettrai en évidence les rapports excitation-pare-excitation. Je propose donc ici un modèle traumatique du groupement.

L'affinité du groupe, du traumatisme psychique et de la crise

La coexcitation pulsionnelle et la séduction

Je l'ai souligné à plus d'une reprise, la situation de groupe de non-familiars place chaque sujet devant une pluralité d'objets inconnus, non identifiés, susceptibles de prendre toutes les valeurs de l'Autre que Freud décrit dans l'introduction de *Psychologie des masses et analyse du moi* : objet, modèle, adversaire, soutien, mais aussi contenant.

A. Missenard (1972) a décrit, dans de tels groupes, *l'urgence identificatoire* comme invention défensive du sujet contre la désorganisation transitoire de la structure des identifications du Moi. Je dirai, pour ma part, que cette précipitation identificatoire est une première tentative de résolution de la crise née de la rencontre violente entre un excès d'objets étrangers et le Moi momentanément privé de ses appuis constituants. Elle revêt les aspects d'une adhésion, d'une projection ou d'une incorporation, dont le destin sera de confronter le sujet avec ses modalités antérieures d'identification, et notamment avec ses introjections devenues inopérantes en raison de leur fragilité.

L'injection d'un objet d'identification en urgence comporte cette double valence paradoxale : elle est une solution anticrise génératrice de crises ultérieures. C'est pourquoi je suis en accord avec

A. Missenard pour penser qu'une bonne partie du travail psychique dans les groupes conduits selon un dispositif psychanalytique porte sur ce remaniement des identifications.

J'ai souligné, il y a maintenant plus de vingt ans, les qualités co-excitatrices cumulatives, à effet traumatogène potentiel, de la présence plurielle simultanée et frontale des sujets dans un groupe. Cette multiplicité se représente dans la psyché comme la multiplicité désordonnée et désorganisatrice des pulsions partielles et comme autant de rencontres violentes, hyperexcessives, avec les objets correspondants : le « groupe » est une bouche, un sein, un ventre, un anus, une machine, un corps morcelé, un pénis, etc. D. Anzieu et moi-même avons exploré ces représentations, renonçant à un inventaire exhaustif et à traiter par la maîtrise la crise de la représentation que suscite la rencontre avec le groupe.

Selon cette perspective, le groupe est une scène de la séduction multilatérale et polymorphe : chacun tente à la fois d'éveiller chez les autres une excitation pour lui excitante, et de se défendre contre les aspects dangereux de ces tentatives ; chacun est mobilisé dans la représentation inconsciente qu'il est cause du désir qui met en mouvement l'excitation chez l'autre, méconnaissant alors la sienne propre ; et chacun, selon les termes des représentations et des mobilisations affectives que lui imposent sa structure et son histoire, est dans un rapport critique entre son expérience de l'excitation et le sens sexuel de celle-ci pour lui. Autrement dit, chacun est confronté à faire face aux singularités de son histoire traumatique, aux résolutions survenues en après-coup et aux stases libidinales en attente de dénouement.

Le groupe est une formidable caisse de résonance de ces effets de coexcitation. La constitution du groupe comme objet est d'abord celle d'un contenant des représentants et des représentations de l'excitation sur la scène du groupe. J'ai traité cette question sous l'aspect de l'affinité du groupe et de l'hystérie (1985) ; je soulignai alors que le groupe se développait, dans sa propriété hystérogène, par la mise en représentation de la séduction à l'intérieur de lui-même et de chacun, en ménageant une scène spectaculaire pour cette représentation dont le héros, porte-symptôme métonymique, est l'hystérique même. Y prévalent les emplacements subjectifs complémentaires du voir et du vu, de la soumission et de la domination, du rabaissement et de l'élévation, les enjeux conflictuels de la bisexualité. Je soulignerai aujourd'hui que cette sexualisation d'urgence est une pseudo-sexualisation : elle est, dans les groupes, une défense contre l'excitation traumatique, un contre-investissement né du trauma.

Cette mise en représentation des enjeux névrotiques de la séduction coexiste avec des représentations négatives et des angoisses liées aux traumatismes précoces associés à la genèse de l'image du corps et à la problématique préspéculaire. C'est probablement ces composantes qui nous ont attirés vers l'analyse de groupes larges. Le pro-

blème est de ne pas céder à la sidération qu'exercent, y compris sur les analystes, des effets archaïsants de cette coexcitation traumatique, et de soutenir les composantes névrotiques de la crise.

Le groupe et l'érotisme traumatique de la peau

Je voudrais donner corps à cette question en relatant un passage d'une cure individuelle d'une jeune femme. Au cours d'une séance, elle me parle de son expérience des grands groupes, elle se met à sangloter, elle a froid : « Tout cet excès, tous ces yeux qui me regardent, comme si toute présence était un appel dans toutes ces directions, cela me rappelle les chatouillis de mon père quand j'étais petite. J'étais, plus tard, envahie de fourmis à l'intérieur de moi, et ça me revenait, cette impression, chaque fois que j'étais dans les groupes, les grands groupes surtout... Je devais y être pour mon travail, et c'était très méchant de m'avoir mis dans un grand groupe sans protection ». Elle avait fait aussi de nombreuses expériences de psychodrame et de groupe : « Chaque fois, je venais pour essayer de conjurer cette crainte, cette peur. Le groupe, ça m'affole, ça me met dans tous mes états, de même que les chatouillis, ça crève la bulle dans laquelle je me trouvais, je ne pouvais plus supporter. De même en groupe, il fallait que j'essaie de crever la bulle de force ; quand on me mettait dans cette situation, il y avait vraiment un sadisme ; en fait, je crois qu'aujourd'hui c'est plutôt cette question qui me revient : "Qu'est-ce que je faisais là ? Ou plutôt qu'est-ce que je *me* faisais là ?" C'est comme si on m'avait arraché la peau. Cela me rappelle que quand j'étais adolescente, je me blessais avec des branches de houx sur le ventre ; c'était une recherche extrêmement intense de sensation, l'envers d'une caresse, mais en tout cas cela fait exister. Et dans les groupes, c'est ce que j'ai recherché aussi : exister à ce niveau-là, à la limite de la dislocation...

... Il m'a fallu ce long apprivoisement dans la cure pour que je puisse en parler ; c'est un peu comme s'il avait fallu que je me mette à la recherche d'une armature, d'un rythme, comme un bébé qui s'accroche à quelque chose de solide. Avec les fourmis, les chatouillis, avec les groupes, j'avais peur de fondre, de disparaître ; mais on peut dire aussi "fondre de plaisir", les fourmis c'était trop de plaisir... ».

Dans le cas de cette patiente, dans ce même fragment de séance, différents niveaux de la sexualité coexistent, comme ils coexistent dans les groupes : la dimension sexuelle génitale, mais surtout les formes les plus élémentaires de la sexualité, l'excitation incontenable de l'érotique de la peau, la séduction primitive, l'auto-érotisme et l'emprise du groupe comme objet de contre-investissement traumatique. Je fais dériver de ce premier modèle deux autres modèles d'intelligibilité des formes élémentaires de la sexualité dans les groupes.

Le modèle de la séduction

Jean Laplanche a dégagé et mis en évidence les deux modèles de la séduction qui prévalent chez Freud : une forme dite « restreinte », traumatique, de la séduction, qui se présente sous l'effet d'une violence faite à un enfant dépendant et impuissant, et une forme « généralisée », inhérente à la condition de l'enfance humaine dans son impuissance originelle et dans sa dépendance vis-à-vis des soins maternels. Laplanche a donné à la problématique freudienne de la séduction une valeur fondatrice dans la mesure où il lui assigne la valeur d'une sorte d'implant dans le psyché, d'une source permanente de douleur et de manque. Source précisément ouverte par la *Versagung*, par le refus signifié par la mère d'être l'objet exclusif et prévalent du désir de *l'infans*.

Dans un remarquable commentaire des travaux de J. Laplanche, et en développant son champ de recherche propre, J. Lanouzière a souligné l'utilité de distinguer deux sens du mot séduction : le charme, l'attrait qu'exerce une personne ou une chose (chez Freud : *Verlockung* ou *Reiz*) ; l'excitation sexuelle à effet traumatique immédiat ou différé (*Verführung* ; *Verführungstheorie*). Ces deux concepts décrivent la double aliénation sur laquelle repose la relation de séduction ; mais ils signifient surtout que ses modes d'aliénation réciproques procèdent de mécanismes différents : la séduction traumatique d'un enfant par un adulte a un effet d'aliénation dans la mesure où elle résulte de l'intrusion violente de la sexualité de l'adulte dans l'univers représentationnel et somatique de l'enfant ; cette intrusion entraîne, dans le désarroi et la détresse qui y président, la répétition et l'identification à l'agresseur comme moyen de surmonter le choc traumatique.

Avec D. Sibony, J. Lanouzière met en évidence une chaîne de la séduction : tout séducteur est un séduit antérieur. Ces remarques nous sont particulièrement précieuses lorsque nous avons à rendre compte de la position inaugurale du fondateur ou du chef dans les groupes ; d'une certaine manière, le groupe est, comme toute relation intersubjective, la scène de cette répétition et de cette transmission.

D'un autre enjeu et d'une autre nature est la séduction primordiale par la mère. La séduction apparaît ici comme la recherche d'une unité narcissique antérieure, perdue lors de la séduction initiale : « La séduction ne serait alors qu'une tentative de réappropriation de l'infantile avant la césure marquée par l'adulte séducteur, ou encore une tentative de retrouver l'unité originelle perdue, et de dépasser la séduction vécue après coup comme telle lors de la défusion narcissique ».

Ces remarques sont pour nous intéressantes, dans la mesure où, par ce biais, qui insiste sur la complétude narcissique perdue du couple, le groupe apparaît soit comme la scène de l'unité narcissique

retrouvée, soit comme la retrouvaille de l'objet narcissique phallique, d'avant la *Versagung*. Et nous pourrions reconnaître dans ces propos notre disposition (et notre défense contre cette disposition) à établir un rapport de séduction avec « l'enfant du groupe », le naïf, le stagiaire, ou tel enfant dans la famille.

Il y aurait, à ce propos, l'occasion de faire sur ces bases et à côté du schéma winnicottien, une lecture freudienne de l'illusion groupale : il s'agirait ici d'une double séduction, symétrique, mutuelle, dans laquelle se confondent séduit(s) et séducteur(s) qui ne forment qu'un seul être, dans un mouvement d'identification mutuelle, dans lequel peut s'engager la fantasmagorie de la bisexualité. Mais nous retrouvons avant tout ici l'identification narcissique de l'enfant à la source de plaisir et d'excitation ; cette identification est déterminée par le désir de l'enfant de s'approprier les sources de cette séduction pour séduire la mère : il s'agit pour l'enfant de l'exciter comme elle-même l'excite et le séduit.

Ainsi peuvent se réinterpréter un certain nombre des processus mis en évidence dans les groupes. Par exemple, la notion d'identification en urgence peut se préciser comme une forme de l'identification à l'agresseur dans le cas de la séduction traumatique. Le groupe comporte toujours cette dimension. Nous pouvons également suivre les effets du masochisme secondaire dans le besoin de soumission au séducteur, où la composante érotique et la satisfaction libidinale sont associées aux tendances à la destruction.

Je l'avais noté précédemment à partir du texte freudien : la mise à la place de l'Idéal du Moi d'un objet tout-puissant entraîne, chez le sujet sous séduction, un retour à la position passive-masochiste et à la dépendance de l'*infans*. Ce n'est pas seulement — et nous le savons maintenant un peu mieux — le meneur qui occupe cette position d'hypnotiseur : le groupe lui-même, comme objet, peut remplir cette fonction ; nous ne serions pas en peine de trouver dans la vie sociale et politique de nombreux exemples de cette aliénation mutuelle des membres du groupe par le groupe hypnotiseur, ou par un chef fétiche.

Quelques mots sur le modèle de l'emprise

La relance des travaux sur l'emprise, après un long temps de mise en sommeil, doit beaucoup, en France, aux recherches de R. Dorey, de F. Gantheret et de P. C. Racamier. Le rapport rédigé par P. Denis au Congrès des langues romanes (Rome, mai 1992) a été intitulé « Emprise et théorie des pulsions ». A. Ferrant a soutenu, la même année, une thèse à l'Université Lyon 2 sur « Les destins psychiques de l'emprise ».

A. Ferrant donne à cette notion une fonction décisive puisqu'il situe le travail de l'emprise au fondement de l'appareil psychique et du lien intersubjectif. Le lien se constitue à travers l'emprise sur l'ob-

jet ; l'emprise vise la satisfaction pulsionnelle à travers l'objet. Il distingue l'emprise constitutive de l'emprise contraignante. La première décrit l'action de l'enfant qui exerce une contrainte sur l'environnement et son objet ; elle suppose deux conditions : une expérience de satisfaction et la capacité de l'environnement de s'autotransformer pour satisfaire l'enfant. L'emprise intègre alors la capacité autotransformatrice de l'environnement. Elle aboutit à la liaison de l'excitation (qu'elle soit consécutive à la présence ou à la perte de l'objet) à des représentations de l'objet. Lorsque, au contraire, la satisfaction est insuffisante et l'environnement non autotransformable, et si la montée d'excitation consécutive à la présence ou à l'absence n'a pas trouvé à se lier à des représentations de l'objet, l'emprise contraignante s'établit comme recours et aboutit à un domptage drastique, à un forçage sur l'objet ou, dans le cas de l'anorexique étudié par Ferrant, sur le Moi du sujet. Ce qui semble en cause ici, c'est que l'objet ne rencontre pas la butée que lui oppose l'autre ou, s'il s'agit de l'ensemble, plus d'un autre.

L'emprise est une condition de la constitution du lien, et elle suppose une double dialectique : une dialectique de l'intrasubjectif et de l'intersubjectif, et nous en avons l'exemple lorsqu'elle s'installe par défaut des auto-érotismes et par défaut de la butée de l'autre de l'objet ; mais elle suppose aussi une dialectique de la conflictualité entre « la tendance à présenter l'attachement à l'objet premier et celle à s'en détacher pour développer une emprise sur le monde et de nouvelles attaches ». M. C. Célérier a souligné ce second couple dialectique, et, dans la ligne des recherches de P. Aulagnier, l'a connecté avec la fonction de pare-désinvestissement qu'accomplirait la *défense par l'emprise*. La défense par l'emprise protégerait contre une transformation de la relation d'attachement qui, en réactualisant un état de détresse originelle, pouvait entraîner un désinvestissement global du monde et de soi.

Peut-être est-il possible de concevoir un autre couple dialectique, entre l'emprise passive qu'éprouve le sujet-objet sur lequel s'exerce l'emprise, et l'emprise active, pénétrante, phallique, celle qui s'exerce à partir du sujet sur l'objet d'emprise. Ici encore, la clinique des groupes nous montre toute la pertinence de ces formes primitives et élémentaires de la sexualité.

Emprise et séduction

Revenons à la séduction et à ses rapports avec l'emprise, c'est-à-dire à la séduction comme moyen de l'emprise sur autrui ; d'être unilatérale, violente de ce fait même, l'emprise traumatique a valeur de séduction traumatique. On peut dire encore que certaines formes de séduction pathogènes s'organisent dans le champ de l'emprise. P. Denis (1991, p. 80) analyse ainsi ce rapport : « Le sujet acteur de

cette forme d'emprise cherche à établir un mode relationnel fondé sur l'exercice d'un pouvoir permanent et sans limites sur l'autre, sans limites morales, sans interdits ni barrières d'aucune sorte. Les autres ne doivent être que des instruments destinés à jouer et surtout rejouer activement pour le sujet ses propres traumatismes ». Cette proposition concerne aussi bien la relation adulte-enfant que la relation entre membres d'un groupe.

L'abus violent des adultes sur les enfants, le « meurtre d'âme » dont L. Shengold a illustré le fonctionnement à partir du cas de G. Orwell (cité par P. Denis), est évidemment l'un des moteurs de l'emprise qu'exercent les membres pervers sur les membres de groupes qui s'aliènent à cette servitude consentie. Paul Denis le précise ainsi : « Le drame de la séduction est fondé sur la complicité inconsciente mais inéluctable du sujet "séduit", cet acquiescement inconscient entraîne un effet solvant sur le Moi, le principe de plaisir se trouvant soutenu au détriment du principe de réalité, l'excitation se trouvant renforcée au détriment des moyens psychiques et des moyens d'emprise qui permettent de la traiter [...]. Dans tous les cas, la séduction traumatique, moyen d'emprise et de pouvoir sur autrui, implique de la part du séducteur le refus du tiers, son élimination, c'est-à-dire le refus de l'Oedipe fondé sur la prohibition de l'inceste » (*ibid.*, p. 81).

Ainsi sont isolées les différences organisatrices : différence des générations, des sexes, de la sexualité mature et de la sexualité immature, du monde intérieur du sujet et du monde intérieur d'autrui. Dans les cas où prédominent le déni d'altérité (G. Pragier, cité par P. Denis) et le registre de la perversion, la pulsion sexuelle se met au service de l'emprise.

La séduction et l'emprise narcissiques, étudiées par P. C. Racamier dès 1980, sont à distinguer des formes d'emprise et de séduction qui visent à la satisfaction pulsionnelle à travers l'objet. Séduction et emprise narcissiques ne visent qu'à l'instauration d'un état d'union absolue. « Je la comprends, écrit Racamier (1980), comme un processus actif, puissant, mutuel, s'établissant à l'origine entre l'enfant et la mère, dans le climat d'une fascination mutuelle foncièrement narcissique. Sous-tendant cette séduction : un fantasme d'unisson, de complétude et de toute-puissance créative. Une devise : "Ensemble à l'unisson, nous faisons le monde, à chaque instant et à jamais". Elle n'est pas seulement dans le fantasme ; elle passe par les corps. Ses instruments sont le regard et le contact cutané ». Cette séduction narcissique comporte tous les éléments qui conduisent à la formation de l'appareil d'emprise, mais il s'agit ici d'une emprise totale, où chacun est figé à être et à demeurer le complément narcissique de l'autre : nous connaissons ces formations dans les groupes et les institutions lorsque se forment et s'installent la position idéologique ou les contraintes de l'utopie systématique.

DEUX MOTS POUR CONCLURE

Cette brève esquisse souligne qu'il est vain de penser pouvoir inscrire la question du groupe et du sujet du groupe dans la psychanalyse, dans sa pratique, sa méthode et sa théorie, si l'on ne forme pas d'hypothèses spécifiques et suffisamment consistantes sur la position et le fonctionnement de l'Inconscient dans les groupes.

Il est tout aussi vain, et dangereux, de proposer des hypothèses qui ne prendraient pas en considération les formes élémentaires de la sexualité qui s'y manifestent et peut-être s'y constituent¹.

Note

1. Conférence à la journée d'étude de la SFPPG, Paris, mars 1992. Développée dans R. Kaës, *Le groupe et le sujet du groupe*, Paris, Dunod, 1992.

Références bibliographiques

- AVRON, O. 1985. « La psychanalyse et le groupe : énergie libidinale et émotionnalité », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1-2, pp. 39-46.
- AVRON, O. 1991. « Le processus participatif scénique », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 17, pp. 63-74.
- DENIS, P. 1991. *Emprise et théorie des pulsions*, rapport au congrès des langues romanes, Rome, 1992.
- ENRIQUEZ, E. 1983. *La horde et l'État*, Paris, Gallimard.
- FERRANT, A. 1991. *Les destins psychiques de l'emprise*, thèse de doctorat de psychologie, Université Lumière-Lyon II.
- FREUD, S. 1913. *Totem und Tabu*, G. W. IX, traduction française *Totem et tabou*. Paris, Payot (1970).
- FREUD, S. 1916. *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, G. W. XI, traduction française *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot (1962).
- FREUD, S. 1921. « Massenpsychologie und Ich-Analyse », G. W. XIII, pp. 71-161, traduction française « Psychologie des foules et analyse du moi », in : *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot (1981), pp. 117-217.
- FREUD, S. 1922. « Ueber einige neurotische Mechanismen bei Eifersucht, Paranoia und Homosexualität », G. W. XII, pp. 271-302, traduction française « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », in : *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF (1973), pp. 271-281.
- FREUD, S. 1923. « Das Ich und das Es », G. W. XIII, pp. 235-289, traduction française « Le Moi et le ça », in : *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot (1982), pp. 219-275.
- FREUD, S. 1923. « "Psychoanalyse" und "Libidotheorie" », G. W. XIII, pp. 211-233, traduction française « Psychanalyse et théorie de la libido », in : *Résultats, idées, problèmes II (1921-1938)*, Paris, PUF (1985), pp. 51-77.
- FREUD, S. 1929. « Das Unbehagen in der Kultur », G. W. XIV, pp. 417-505, traduction française *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF (1971).
- KAËS, R. 1972. « Les séminaires "analytiques" de formation : une situation sociale-limite de l'institution », in Anzieu, D. Bejarano, A. et al., *Le travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod.

- KAËS, R. 1976. *L'appareil psychique groupal : constructions du groupe*, Paris, Dunod.
- KAËS, R. 1980. *L'idéologie, études psychanalytiques*, Paris, Dunod.
- KAËS, R. 1985. « L'hystérique et le groupe », *L'Évolution psychiatrique*, XL, 1, pp. 129-156.
- KAËS, R. 1991. « L'affinité du groupe, du traumatisme psychique et de la crise », *Revue de médecine psychosomatique*, 27, pp. 77-90.
- KAËS, R. 1992. *Le groupe et le sujet du groupe. Éléments pour une théorie psychanalytique du groupe*, Paris, Dunod.
- LANOUZIÈRE, J. 1991. *Histoire secrète de la séduction sous le règne de Freud*, Paris, PUF.
- LAPLANCHE, J. 1987. *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF.
- MISSENARD, A. 1972. « Identification et processus groupal », in : Anzieu, D. ; Bejarano, A. et al., *Le travail psychanalytique dans les groupes 1*. Paris, Dunod, (1982).
- RACAMIER, P. C. 1980. *Les schizophrènes*, Paris, Payot.